



LAPE Lorraine

Intervention le 09 décembre 2011 de Mr Dominique ALBERT « Travailler en lieu d'accueil enfant-parent, c'est travailler avec les groupes »

Dominique Albert est psychothérapeute, superviseur de plusieurs lieux d'accueil enfants-parents et cadre de formation à l'IRTS de Lorraine. Il a déjà fait plusieurs interventions dans le cadre du réseau sur les thèmes suivants : « l'empathie » et « la question des valeurs éducatives ». L'association le sollicite une nouvelle fois pour intervenir sur le travail avec les groupes. Ce thème a déjà été traité il y a quelques années. Suite aux nombreuses questions des équipes d'accueillants (le groupe qui exclut un nouveau, le groupe qui fait clan, le groupe qui a son propre fonctionnement qui n'est pas toujours bienvenu dans le lieu, les régressions des individus dans le groupe), il a été décidé de refaire ce travail théorique.

Quand on parle des groupes, on attend quelque chose de l'ordre du groupe « normal », un « bon » groupe. Il faut sortir de l'idée qu'un groupe n'est que bon. La plupart des endroits professionnels que j'ai traversés ont des vies de groupe compliquées et douloureuses. Il faut sortir d'une vision minimaliste du groupe centrée sur un axe positif. Le négatif peut également structurer le groupe. La haine est aussi un moteur. Je ne fais pas l'apologie de cette forme mais on ne peut pas nier qu'elle existe.

Dans les lieux d'accueil enfants-parents, il y a plusieurs groupes : le groupe des accueillis, les sous groupes du groupe des accueillis et le groupe qui encadre (est-ce un groupe ou une équipe ?). Pendant longtemps, la question des groupes n'était pas d'actualité. On pensait que seul le chef faisait le groupe (en institution, un bon éducateur : c'est celui qui tient son groupe).

Les premiers courants qui ont vraiment travaillé sur les groupes :

Le courant dynamiste : Lewin est le plus connu, c'est le premier qui a dit : « Un groupe n'est pas la somme de ses parties ». C'est à dire un groupe n'est pas juste la juxtaposition des individualités. Exemple : avant une réunion importante, autour de la machine à café un certain nombre de choses interindividuelles se disent. Cela ne va pas dire qu'une fois en réunion, il va se dire des choses. Parfois, on peut se dire « pourquoi j'ai pris cette position là ? » ou « pourquoi j'ai laissé passer cela ? ». Donc un groupe cela nous agite et nous questionne. C'est difficile d'accepter l'idée qu'on ne peut pas tout contrôler, comme toutes les choses qui touchent l'inconscient. C'est la même chose

avec un individu. Par exemple, en institution un éducateur qui demande à un jeune : « Pourquoi tu as fais cela ? » Si le jeune répond : « Je ne sais pas », l'adulte se met en colère. Cela pose la question de ce qu'on contrôle finalement de notre vie. Quand on sort d'une réunion de groupe, c'est pareil : on ne sait pas pourquoi on a dit cela, pourquoi on n'a pas osé intervenir. On ne sait pas pourquoi on a été amené collectivement à prendre une position.

Lewin propose un modèle théorique : « le groupe est un ensemble de forces ». En faisant varier les forces (le type de leader, de constitution du groupe, les contraintes...), le groupe va se déplacer d'une certaine façon. Ce changement de système a été mis en évidence au travers des expériences sur les types de commandement du groupe. On a réuni des enfants dans une structure de loisirs et un groupe d'animateurs à qui on a dit : « Vous allez être autocratique » à un autre groupe d'animateurs : « Vous allez être démocratiques » puis les effets ont été observés. L'expérience a montré qu'un tiers n'arrivait ni avec une façon de faire, ni avec l'autre. Un troisième groupe a été créé : celui des « laisser faire ». On a regardé à travers une série d'items quel était le taux d'agression entre membres du groupe, en quoi cela aidait à la production. On a regardé s'il y avait des constantes selon la façon dont on animait le groupe, on a pu identifier les forces. En faisant varier les forces, on peut passer d'un système à l'autre. En regardant comment cela se passe, on observe qu'au passage d'un système à l'autre, le taux d'agression est très important. Exemple d'une institutrice qui était très autoritaire mais qui « lâchait » les enfants dans la cour de récréation. Plusieurs accidents avaient nécessité l'intervention du SAMU. Ces accidents étaient liés à des agressions dues certainement au passage d'un système autoritaire à un système de laisser faire. Les changements de positionnement peuvent jouer sur les conditions d'animation qui font bouger les groupes. Les reproches qui ont été faits à ce courant théorique, c'est qu'ils ne voyaient que les hypothèses qu'ils avaient fondée. On ne trouve que ce que l'on cherche.

Deux autres courants différents :

- **Les interactionnistes** : On observe les interactions, on n'est pas plus avancé, on ne sait pas ce qui anime les groupes. On décrit des situations, on ne comprend pas pourquoi le groupe va dans ce sens ou un autre. D'un point de vue théorique, ce courant est mort.

- **La psychanalyse** : dans les années 40, une autre critique est faite aux dynamistes : dans certains cas atypiques, les effets attendus ne sont pas là. Qu'est ce qu'on peut en comprendre ? **Bion** (psychiatre américain) a travaillé avec les soldats qui se sont effondrés psychologiquement et qui doivent retourner au front. Bion a émis le premier l'idée suivante : « le groupe doit permettre de soigner les névroses individuelles ». Ces travaux ont mis en évidence que les groupes sont des espaces qui font resurgir les questions les plus archaïques de nos positions psychiques. La mise en groupe nous met en travail, induit de l'insécurité.

Trois mécanismes de base permettent de fuir l'insécurité.

Le couplage : les personnes nouvelles dans un groupe font alliance avec une autre. L'enjeu, c'est de trouver quelqu'un avec qui faire bouée. L'autre est terrorisé autant que moi, je ne le dis pas, lui non plus ce qui permet de vaincre ensemble l'anxiété d'intégrer un groupe.

Le combat fuite : Je suis débordé, par l'anxiété alors j'agresse puis je prends la fuite. L'autre ne peut pas s'en emparer. La venue, la mise en groupe est anxiogène. C'est important de prendre conscience

de l'anxiété de ceux qu'on accueille pour ne pas faire monter la mayonnaise. Exemple des parents qui viennent pour la première fois et qui sont sur la défensive : « On a eu du mal à trouver ! » L'accueillant leur répond : « L'essentiel, c'est que vous ayez trouvé ».

La dépendance : Dans les lieux d'accueil, les parents vont devenir dépendants de la première personne qui les accueille. La dépendance se joue collectivement, quelque chose qui sécurise lors de la première venue.

Les accueillants ont intérêt à prendre conscience que cette mise en groupe est anxiogène pour les familles et que le système défensif du groupe va venir buter contre eux, plus le groupe est carencé, plus cela va être fort. S'ils n'en sont pas conscients et qu'ils sont eux-mêmes anxieux, cela va monter en difficultés, cela peut induire un positionnement peu adapté.

Dans le courant psychanalytique, des auteurs comme Didier Anzieu et René Kaës vont jusqu'à dire : (c'est ma position aussi) « un groupe a les mêmes mécanismes psychiques qu'un individu », c'est-à-dire qu'il a un APG (Appareil Psychique Groupal). Ces phénomènes sont les mêmes pour la foule. Le film « La vague » relate une expérience lancée par un professeur avec ses élèves. Il a voulu leur démontrer que chaque groupe pouvait devenir fascinant. Les élèves lui répondent que c'est impossible. Mais, quand il a mis en place l'expérience, le groupe a fini par lui échapper pour se structurer comme un groupe nazi, en cherchant d'autres membres. L'expérience de Milgram (qui a étudié combien l'obéissance peut devenir soumission jusqu'à l'absurde) a montré qu'on ne peut jamais s'exclure soi-même de ce risque de comportement. Dans des situations extrêmes, 90 % de notre groupe irait jusqu'à participer à exécuter les autres.

On peut faire des liens entre la croissance d'un individu et le groupe.

- **Le stade oral (Naissance à 18 mois)** : c'est la question de l'insécurité, de l'abandon et de trouver sa place. Dans le groupe, cela correspond à « l'illusion groupale » avec le même mécanisme qui est : « Je ne peux pas me différencier de peur de ne pas trouver ma place ». Exemple : le groupe d'animateurs de colonie de vacances qui au fur et à mesure du séjour fusionne de plus en plus, s'éloigne de la réalité (la prise en charge des enfants). Chacun doit être dans le groupe sinon c'est la mise en péril de la sécurité psychique du groupe. De la même façon, au stade oral, l'enfant est dans la fusion. Plus on a un projet commun (religieux, politique, social) plus c'est propice à créer de l'illusion groupale.

De même qu'aujourd'hui, au sein de ce groupe, nous savons pourquoi nous sommes là. Cela peut sembler difficile de dire aux autres : « Je ne suis pas d'accord », cela risquerait de mettre en péril ce qui fait fusion.

L'oralité c'est aussi la question de la nourriture. Le goûter rassemble mais il y a danger à ne rester que dans cela. Nous ne sommes qu'un, à l'image des légionnaires qui au cours de certains repas ritualisés, se passent de la nourriture de bouche à bouche. Pourquoi les corps dans l'armée ont-ils développé des choses fusionnelles et l'illusion groupale ? Au moment du combat, les soldats doivent se sentir en sécurité totale avec le groupe dans lequel ils sont.

- Le stade anal (18 mois à 3 ans) : l'enfant découvre qu'il peut contrôler son corps, aller aux toilettes ou ne pas y aller, se retenir, avoir du plaisir à faire. Il découvre surtout sur le plan psychique qu'il peut aussi contrôler la relation à l'autre. Dans le stade anal, il y a le clivage entre le bon et le mauvais objet. Le clivage est utilisé également dans l'armée, le sous-chef est le mauvais objet, le chef le bon objet : quand il dit d'aller au combat, les soldats le suivent.

- Le stade phallique (3 à 6-7 ans) : l'enfant fait la découverte de son identité sexuée. Par exemple, l'enfant veut devenir comme son grand frère, comme son père ...Il vit un conflit interne : « je veux le tuer pour être lui et en même temps, je l'aime ». Puis le conflit se résout dans l'identification (vers 5 - 6 ans). Il se recentre sur son groupe sexué (exemple de la fête d'anniversaire qui à partir du CP se resserre sur son groupe sexué).

Anzieu dans « Le groupe et l'inconscient, L'imaginaire groupal » a évoqué 2 stades réunis : le stade anal et le stade phallique pour n'en faire qu'un : « le syndrome de casse » . si on prend l'exemple d'un enseignant, ses élèves peuvent imaginer : « Tu fais cela parce que tu es sadique avec moi, tout ce que tu dis est contre nous ». Si cela fait monter la toute puissance, le groupe amène l'enseignant à entrer dans une position sadique, quelque chose de décalé (exemple le groupe qui est désagréable le matin, est puni l'après-midi). On fait comme si on n'est pas dans un cadre social, c'est une position œdipienne.

Il s'agit de prendre des positions face au groupe qui permettent de sortir de l'illusion groupale sans trop de casse pour les uns et les autres. Il faut ouvrir un espace suffisamment sécurisant pour qu'une parole un peu différenciée puisse voir le jour. Comment sécuriser les groupes qui ont beaucoup d'anxiété pour pouvoir éviter qu'ils viennent par insécurité, buter contre nous ? Cela demande du temps, on sent le moment quand on peut intervenir et les moments où ce n'est pas la peine d'y aller car on va être vécu comme persécuteur, dangereux. Par exemple : une équipe d'accueillants peut être trop dans une posture défensive face à un groupe d'assistantes maternelles qui font corps parce qu'elles ne sont pas bien individuellement. Il faut tenter de les ouvrir à la relation à l'autre. Qu'est-ce qu'il y a dans ce que le groupe vit qui m'amène à s'opposer à eux ? C'est une indication importante dans la position qu'on a à prendre pour sécuriser le groupe, de les aider à supporter de s'ouvrir aux autres sans prendre trop de risques. On voit parfois des sous-groupes sociaux s'agiter, des groupes qui se défendent d'autres groupes. Notre job : c'est éviter autant que possible d'être dans une position moraliste qui ne va que renforcer « elle est avec eux et contre nous ». Notre position éthique va nous amener à tenter de les ouvrir pour qu'ils supportent d'aller à la rencontre de l'autre mais si nous le faisons sur un mode trop défensif, le groupe va se resserrer et nous mettre avec les agresseurs supposés que sont les autres.

Remarque de B. Macé : Cela semble difficile de ne pas offrir un café. Si on ne fait pas au minimum un accueil avec une tasse de café, thé, on risque encore plus l'agression ou l'absence de relation entre les personnes accueillies. Revenir à la tasse de café permet au groupe de renouer avec l'illusion groupale et de redémarrer sur autre chose après un moment de tension.

Réponse de Dominique Albert : On ne repart pas forcément dans l'illusion groupale. Celle-ci est enquinante dans le sens où elle ne permet plus l'autonomie des personnes et également parce que plus rien ne peut être travaillé. Le parent ne peut plus dire vraiment ce qu'il vit avec son enfant puisque nous faisons tous pareil. Utiliser quelque chose de l'oralité permet de favoriser la rencontre

tout en évitant que les personnes ne viennent que pour cela, pour se retrouver entre elles, quelque chose qui devient du sous-groupe.

B. Macé : Quand les équipes refusent de servir du café, comment pensent-elles la socialisation des enfants ? Elles peuvent travailler sur la séparation mais ne pensent pas à la socialisation des parents. Dans les lieux, il faut faire groupe avec des gens qui n'ont rien à voir les uns avec les autres d'un point de vue personnel, vie sociale et vie de quartier, si on ne fait pas lien on ne permet pas la socialisation des enfants entre eux et c'est un des objectifs de nos lieux.

Dominique Albert : Le poser comme cela, ce n'est pas partir de l'illusion groupale. C'est avoir une vie de groupe sécurisante, conviviale et où il y a pour le coup de la socialisation. Dans l'illusion groupale, il n'y a plus de socialisation, il y a un groupe qui ne fait qu'un. Quand les gens viennent dans les lieux d'accueil, ils saisissent bien que ce ne sont pas des ludothèques. A titre individuel ce n'est pas facile de parler de ce qui inquiète un peu. Aller s'exposer au regard et à la parole de l'autre n'est pas simple. Vous êtes accueillant et vous savez pourquoi vous les accueillez mais cela ne veut pas dire que les gens ont conscience de votre bienveillance.

B. Macé : Attention à la cuisine où les accueillis boivent un café : le groupe régresse plus vite, se ferme sur lui-même. Quand le café est pris dans l'espace commun avec les enfants, il y a suffisamment de mouvements pour que le groupe ne fasse pas coquille.

Dominique Albert : La question du groupe nous est renvoyée, il faut oser dire la raison, le cadre du projet et le tenir. C'est compliqué parfois d'en dire quelque chose. Il faut se sentir assez en sécurité avec le projet pour le défendre de façon claire.

La question des groupes traverse et croise des dimensions multiples :

→ Votre place : quelle place, quel rôle reprenez vous de façon chronique dans les groupes, des rôles qui nous appartiennent.

→ Ce que l'on a élaboré de notre place au sein de notre famille, fratrie, à l'égard de nos parents.

→ La place sociale que l'on a eue : fils d'immigré, d'ouvrier, de cadre... Cela ne nous amène pas à avoir la même représentation de la place qu'on peut prendre dans un groupe.

On voit bien comment la place est liée également à la trajectoire sociale qui va croiser ou non en fait le besoin psychique et fantasmatique du groupe. Si le groupe dans son besoin collectif, va croiser notre trajectoire, il se choisit son leader et non à l'inverse de ce qu'on croit sauf dans un groupe déstructuré (exemple : groupe d'adolescents). Si cela lui correspond, le groupe laisse prendre cette place là, voire la donne. Dans un lieu d'accueil, quand quelqu'un dans un sous-groupe vient buter contre vous, je ne l'entends jamais, pour le coup, comme uniquement sa position à cette personne là. Je me pose la question de comment cette personne peut servir de porte parole du groupe même sans le vouloir et sans le savoir. Si ce n'est pas le cas, il y a bien quelqu'un qui va dire : « Tu exagères un peu ». Si les autres membres du groupe ne disent rien, c'est que sans le savoir cette personne est devenue le porte parole du groupe. Souvent, ces personnes disent : « Je pense que je ne suis pas le seul à le penser ». Parfois les bruits se disent au dehors. Les membres du groupe ont besoin de l'appartenance au groupe qui les fait se ranger et le besoin d'être aimé par celui qui reçoit. Les

personnes veulent garder le groupe d'appartenance et même temps ne pas perdre le regard bienveillant de la personne qui accueille.

Différence entre groupe et équipe :

Le groupe, ce qui l'anime, c'est d'abord l'émotion, le fantasme, c'est un objet interne.

Pour l'équipe, c'est un objet externe qui l'anime : ses membres sont ensemble autour d'un projet. L'équipe a besoin d'une vie de groupe assez satisfaisante, il faut un minimum de plaisir à se voir. On voit bien comment rester une « équipe » n'est pas si simple que cela.

Question de l'institution :

Est-ce qu'elle est garante du projet, donne les moyens ? De quelle façon se positionne t-elle ? La direction a beaucoup d'importance pour bien accueillir les gens.

Dernier niveau : social : sens de la loi, représentations sociales du moment. Effet sur l'institution, sur l'équipe et sur le groupe qu'on accueille. Plus on est dans une position de méfiance sociale, plus cela amène dans une position où le groupe n'est plus accueilli correctement. On est pris entre des contradictions entre le projet et dans la réalité, quelque chose n'est pas tenu. Comment tenir son projet ? Ce qui peut se jouer dans le groupe peut se jouer entre l'équipe et l'institution. L'équipe peut se retrouver dans une position infantile : « à quoi bon communiquer ? ». Il faut conseiller aux équipes de tenir bon, tenir leurs positions au moins pour que l'équipe fasse cohésion. Comment faire attention sur le côté émotionnel qu'une institution va agiter : s'allier à elle et ne pas aller contre elle. Les accueillants ne pensent pas toujours au groupe, à présenter les mamans les unes aux autres.

Question : On observe que les personnes qu'on accueille ne vont pas bien psychologiquement.

Des personnes très carencées d'un point de vue social et affectif ont parfois une impossibilité à consulter alors qu'elles vont très mal et viennent dans nos lieux. Ils s'y jouent parfois des comportements très régressifs et difficiles à gérer dans le groupe

Mr Albert :

Ces personnes ont un problème de confiance dans le «grand autre » et ne peuvent effectivement pas consulter en individuel. Elles vont parfois « mettre en scène » ce qu'elles vivent en société, notamment le rejet. Parfois elles montrent la dépendance et vont adhérer au professionnel considéré alors comme une « bonne mère ». Le groupe fera ainsi caisse de résonance à leurs questions psychiques.

L'équipe doit s'autoriser à tenir le cadre, rappeler le contrat collectif de socialisation, c'est important de présenter clairement le projet lors de la première rencontre. Quand les questions mettent à mal le projet, on peut poser les règles « dire » ou « interdire » en rappelant le projet. C'est pourquoi il est important d'accueillir les familles avec la brochure du lieu qui montre à quoi on sert, il faut tenir le cadre. Trop longtemps on a cru que l'important était ce qui se disait dans ces lieux mais c'est le cadre qui peut avoir en lui-même des effets notamment thérapeutiques. Le groupe est un outil à condition qu'on ne se laisse pas emporter, qu'on ne perde pas de vue le groupe. Par exemple, certains usagers peuvent confier devant tous quelque chose de lourd...On ne peut pas faire comme si cela n'avait pas d'impact sur le groupe, on peut dire au groupe : comment ça va avec ce qui vient de se dire ?

Exemple déjà abordé d'une mère qui sentait mauvais : on peut l'interroger « ça vous arrive souvent de vous faire rejeter d'un groupe » considérant que c'est pour elle une mise en scène d'une difficulté personnelle, un rejet familial. Il faut oser en parler à la personne, se risquer à la douleur de l'autre. Il faut aider la personne à réfléchir sur sa place. L'accompagnement de l'accueillant : c'est aider l'autre à faire un bout de chemin pour rejoindre l'autre.

Important c'est l'altérité : je parle permet à l'autre de se positionner comme je.

Question : Des personnes s'adressent uniquement à l'accueillant mais pas aux autres ou ne répondent pas au bonjour d'une maman

Réponse : Quand on accueille les parents en faisant les présentations, on a d'avantage de réponse au bonjour.

Le lieu d'accueil est un lieu où l'accueillant est garant de la vie du groupe. Le parent vient pour socialiser son enfant. Il faut penser aussi à la socialisation du parent qui a des effets importants sur la socialisation de l'enfant. L'accueillant doit veiller à aider le groupe à grandir, à s'ouvrir, accueillir l'autre. C'est l'attention au cadre qui fait de nos lieux des lieux de socialisation. Aller dans le groupe pour une mère c'est ne plus rester seule avec son enfant. En voyant sa mère avec d'autres adultes, lui aussi sera incité à aller vers les autres. Le groupe lui-même doit devenir accueillant.

Le livre « la perversion ordinaire ou vivre ensemble sans autrui » de JP Lebrun est éclairant sur ce sujet de la socialisation.

Question : Des mères s'arrangent pour venir en tout début d'accueil quand elles savent qu'elles auront une chance d'être seule avec les professionnels... ; c'est le cas d'une maman qui semble redouter l'agression de autres enfants sur son enfant.

Réponse : On peut lui renvoyer « Je m'interroge sur le fait que vous aimez être seule » on peut expliquer aux parents comment se fait la socialisation entre enfants, ça passe parfois par des moments d'agressions.

Comment les accueillants parlent-ils de la socialisation ? Par quoi elle passe ? C'est important d'aider cette maman à observer ses mouvements là : quand l'enfant reste dans ses jupons, quand il va vers les autres ... Actuellement certains individus ne considèrent l'espace collectif comme étant uniquement à leur service. C'est à nous, professionnels, de montrer que l'espace collectif est intéressant pour grandir. Les lieux d'accueil ont encore plus de rôle à jouer avec ce rapport qu'ont les parents avec le collectif, les gens ont toujours une bonne raison de ne pas s'inclure dans les groupes. Cette nouvelle forme de socialisation est visible également dans les aménagements des espaces privés. Les familles utilisent les espaces communs comme cela leur convient : j'y trouve mon compte alors je reste ou cela ne m'intéresse plus, je pars dans ma chambre. On peut retrouver la même chose dans les lieux d'accueil : je viens, je suis socialisé, je ne m'intéresse pas aux échanges avec les autres.

Autre exemple : Une maman qui ne vient échanger qu'avec une accueillante. Si elle est nouvelle, elle a besoin d'être sécurisée. Si elle reste sur cette position, un moment donné, il faut pouvoir l'interroger : « Vous ne vous adressez qu'à moi ».

Ces exemples nous interrogent sur notre façon de fonctionner avec le groupe. Les professionnels ont aussi à s'interroger sur leur capacité à être eux-mêmes dans le groupe et non dans la dualité. Est-ce que nous sommes capables de transmettre, de remettre les questions dans le groupe, de faire du lien entre les personnes accueillies ?

Question : une maman s'adresse aux autres mamans par des remarques déplaisantes sur leurs enfants....

Réponse : On peut l'interroger sur le processus « Vous cherchez l'agression, vous jouez à quoi ? », « Vous avez une idée de ce que vous faites » ...Il faut le faire quand on n'est pas énervé. Il faut poser la règle. Ou cette maman peut élaborer avec vous là-dessus ou elle ne peut continuer à venir car on peut lui signifier qu'elle empêche ainsi la vie sociale du groupe si ce comportement est chronique.

Tour de table et questions :

- Par rapport à l'intervention de Mr Albert : ses propos sur la nécessité de sortir d'une vision exclusivement positive du groupe sont déculpabilisant pour les accueillantes. Cela permet d'être plus attentif au fonctionnement des groupes, aux enjeux liés à la mise en sécurité des personnes que nous accueillons.
- Problème de la mobilité pour les personnes en milieu rural. Ce sont souvent de petits lieux qui ont des ouvertures parfois réduites.
- Problème : certaines familles viennent consommer du loisir et pas forcément pour nouer des liens.
- C'est parfois plus compliqué quand les lieux sont grands, de nouer des liens.
- La formation de sous-groupes rend parfois la cohabitation difficile. C'est compliqué dans un groupe et aussi pour l'équipe.
- L'accueil des personnes qui souffrent psychologiquement, orientées par les travailleurs sociaux posent également des difficultés : rejet des autres membres du groupe, des tensions, des dérapages à gérer par les membres des équipes.
- Pression exercée par des institutions concernant l'augmentation de la fréquentation avec des aménagements du projet imposés : changement des horaires, jours. Demande d'augmentation de la communication et de la promotion du projet sans prévoir une augmentation des temps de préparation des accueillants. Les équipes perdent en partie la maîtrise de leur projet.
- Comment réagir face à une maman enceinte qui vient avec un autre enfant et qui reste en dehors du groupe, à l'écart ?
- Etonnement d'une nouvelle accueillante qui découvre peu à peu combien ce travail est compliqué comme celui des parents et pourtant pour ce poste qu'elle occupe, ses employeurs n'avaient aucune

exigence de diplôme. Ce qui leur importait était que les critères pour un emploi aidé soient respectés.

- Les contrats précaires, le manque de moyens mettent les équipes en insécurité. Comment dans ce cas apporter aux familles la sécurité suffisante pour qu'elles puissent s'ouvrir à la rencontre avec l'autre ?

- Faut-il accueillir ou pas les assistantes maternelles ? Certains lieux accueillent des groupes d'assistantes maternelles, les accueillants concernés par cette question peuvent se rapprocher de ces lieux comme Petit Prince de Pont à Mousson.